

À Halàp, la veuve de l'ancien maître d'école vient de mourir.

Déjà lorsque meurt le maître d'école, les fossoyeurs restent le gosier sec. Alors imaginez quand c'est sa veuve qui le suit! Il ne lui restait plus rien au monde à part une chèvre, une oie à gaver et une fillette de deux ans. On aurait dû gaver l'oie une semaine de plus, mais il semble que la pauvre dame du chantré<sup>1</sup> n'ait pas pu attendre jusque-là. Pour l'oie, elle est morte trop tôt, pour l'enfant, trop tard. D'ailleurs, cette petite n'aurait pas dû naître. Le Seigneur aurait dû rappeler l'épouse en même temps que son pauvre mari. (Dieu! quelle belle voix il avait, celui- là!) La gamine était née après la mort du père, point trop tard, un ou deux mois après peut-être. Qu'on m'arrache la langue si je médis! Je ne dis du mal ni ne pense.

C'était une femme bonne et honnête — mais à quoi lui servait déjà ce mioche? Elle serait partie plus tranquille dans l'autre monde si elle avait pu y emporter ce fardeau, au lieu de l'abandonner là.

Et puis ce n'était pas convenable. Que Dieu lui pardonne. Au fait, le ménage n'avait-il pas déjà un fils vicairé? Un bien brave garçon. Quel dommage qu'il n'ait pu aider sa mère! Il n'était encore que simple vicairé chez un curé très, très pauvre, loin, en pays slovaque. Mais il y a à peine quinze jours, le bruit a couru qu'il était devenu curé dans un petit village nommé Glogova, quelque part entre les montagnes de Selmečbànya et de Besztercebànya. Même qu'un habitant d'ici, maître Jànos Kapiczàny, y est allé un jour, du temps où il était bouvier. « Un sale trou », qu'il dit.

Et ne voilà-t-il pas que la pauvre dame du chantré meurt maintenant, juste quand son fils aurait pu l'aider un peu!

Enfin, aucune lamentation ne la ressuscitera. Je voudrais seulement ajouter que les derniers devoirs lui ont été décentement rendus (ce qui fait honneur au noble village de Halàp). Il est vrai qu'on n'a pas pu collecter assez d'argent pour couvrir les frais d'enterrement et qu'on a dû vendre la chèvre; mais il restait l'oie. Seulement, comme il ne restait plus de maïs, l'oie s'amaigrir, elle ne haleta plus, respira de nouveau normalement, troqua la lourdeur de sa démarche contre son agilité d'antan : bref, elle, échappa à une mort imminente, précisément grâce à la mort d'une autre créature. Le sage arrêt de Dieu! Quand il ôte une vie, il en sauve une

---

autre. Car, croyez-moi, l'animal stupide est inscrit sur les registres célestes au même titre que l'animal doté de raison; la divine providence s'en occupe peut-être autant que des rois ou des princes.

Le Très-Haut est certainement bon, sage et puissant — mais monsieur le maire n'est pas mal non plus. Aussitôt après l'enterrement, il décréta que la fillette (appelée Veronka) serait accueillie à tour de rôle par les fermiers du village, et que le tambour la déposerait chaque jour dans une famille différente où on la soignerait comme il se doit.

— Et ça va durer jusqu'à quand, monsieur le maire? s'inquiétèrent les conseillers.

— Jusqu'à ce que j'aie l'honneur d'en décider autrement, répliqua sèchement Mihály Nagy.

Les choses allaient ainsi depuis à peu près dix jours, lorsqu'on apprit que maîtres Mâté Billeghi et Ferenc Koczka partaient pour Besztercebánya y vendre leur blé (car, comme on disait, là-bas les Juifs ne sont pas encore aussi avisés que par chez nous). Mihály Nagy saisit l'occasion.

—Eh bien! puisque vous emportez votre céréale, emmenez la petite chez son frère le curé, à Glogova. Ça doit se trouver par là, ce Glogova.

— Mais non, ça ne se trouve pas du tout par là, objectèrent-ils.

—Ça doit se trouver par là, un point c'est tout, trancha le maire.

Les compères se faisaient tirer l'oreille, ergotaient : et patati! et patata! Ça serait un grand détour, un grand embarras sur le chemin... mais ça devait se faire. Un ordre est un ordre. Donc un mercredi, sur le chariot de maître Billeghi, au sommet des sacs de grains, on nicha un panier, avec la petite Veronka dedans, et puis l'oie, qui constituait son héritage. Les femmes du village d'en haut préparèrent les fouaces et les massepains pour la pauvre choute qui partait à l'aventure dans un monde étranger et hostile. Les bonnes dames remplirent une musette avec des poires séchées et des pruneaux, puis, lorsque le lourd chariot s'ébranla, elles pleurèrent, tandis que la gamine, juchée sur les sacs, un large sourire aux lèvres, ne sachant ni où ni pourquoi on l'emmenait, voyait seulement — sans bouger de son panier — que les dadas se mettaient en marche et que les maisons, les jardins, les champs et les arbres venaient à sa rencontre.